

La tendresse margo

Figure du renouveau du conte réunionnais, Sergio Grondin puise dans la tendresse et l'amertume de ses figures de famille pour réinventer un genre à la fois universel et endémique. Interview d'un artiste captivant, dont le moteur est l'urgence de dire et de témoigner.

– Vous avez fait les Beaux-Arts, exercé la profession de graphiste, de photographe, travaillé dans le monde de la publicité. Est-ce, ce qui donne à vos créations cet aspect contemporain et cette image de rénovateur du conte traditionnel ?

– Oui, forcément. Je vais reprendre une phrase d'Akhenaton, qui dit « Je suis photographe sur phonogramme ». Dans mon l'esprit, moins l'a toujours été un photographe. Comme Depardon, comme ces bougs là qui photographient la proximité et l'instant. Quand moins l'était photographe, ce que l'était important, l'était de photographier l'instant, le moun i vive à terre là, dans le côté tout de suite. Parce que « Mon péi na point le roi, li na cent rois, li lé sans roi ». Mes histoires, sont la continuité de ça. L'image lé vachement important. Mais mi calcule pas. Mi sa pa roder un affaire i fait contemporain, pour faire contemporain. Le z'affaire i vient à moins, parce que tout ça que m'a fait avant i nourrit mon travail.

– Qu'est-ce qui vous a poussé à basculer dans le conte. C'est quoi finalement l'enjeu du conte pour vous ?

– L'affaire que moins l'a gagné dans le conte et que moins l'a jamais trouvé dans le hip-hop ou la photographie, c'est le rapport aux gens. Tout de suite. Domoun lé en face de ou, et ou peut pas mentir, même si le métier c'est de mentir finalement. Ou lé dans l'intimité, tout nu sur scène, ou lé pas venu vendre rien, juste partage un moment. Et ou existe plus, c'est l'histoire qui est là. Ou efface à

ou complètement. Après, je suis venu au conte en racontant. Mi racontait déjà en photos. Et puis j'ai toujours passe mon temps à raconter z'histoires domoun.

Après, j'ai rencontré le conte traditionnel. Mais dans le traditionnel il manque à moins cette proximité avec mon temps, mon l'époque, avec domoun aujourd'hui. Mi veut rende l'identité de ces mouns là, créer nout mythologie. Chaque bout de vie, chaque moun la son importance.

« Oui, lé toujours un peu amer »

– Le conte réunionnais a-t-il pour vous des aspects endémiques, qui n'appartiennent qu'à lui ?

– Nous lé dans une culture du fénoir, de l'enfermement. Nou lé tourné vers nous même. Nous regarde pas la mer. Nous regarde en dedans. Ça lé spécifique à toutes les régions que l'a été dominé culturellement. Lé toujours un maillage la violence, la douleur. Toute lé difficile et c'est en ça que lé endémique. Finalement, n'a très peu d'histoires merveilleuses à La Réunion. C'est toujours d'z'affaire où néna un exploitant, un exploité. Lé vachement exacerbé. Le fait que n'a point de z'histoire heureuse dans le conte ou la littérature, i fait que na un aspect local. Pour nous, lé pas un réalité imaginé, c'est un affaire, i vive, lé là. Ce rapport à l'imaginaire, à l'au-delà, à la sorcellerie, au fantastique, c'est un affaire que lé inscrit en nous.

– Il y a justement un côté margo, amer, dans vos histoires.

– Oui, lé toujours un peu amer. Nous lé né sur un affaire de la souffrance. Nous connaît où ça nous sorte. Nout arrière grand papa l'était pas un boug très respectable à la base. Alors i faut bataille pour retrouve un fierté. I devrait pas aujourd'hui encore être si difficile après toutes ces années. Et lé un affaire i chavire domoun. En fait, nous lé entre les deux. Nous connaît pas si nous la honte d'être ça que nous lé, ou si nous lé fier. Nous connaît plus qui ça nous lé. Nous lé en complet décalage. I laisse à moins un peu amer.

« Domoun là, c'est mon famille »

– Le pendant de cette amertume, c'est aussi des tonnes de tendresse, non ?

– Mi aime ce ban' moun là. Mi aime à zot. Parce que même dans ce chavirage, domoun i bataille, i fait des sacrifices pour avoir un peu de décence, un peu de reconnaissance. Lé toujours en tendresse. Domoun là c'est mon famille. A moins aussi lé comme ça.

– Vous tournez la moitié du temps au Canada, en France avec des spectacles mélangeant créole et français. Le créole est-il un atout ou bien un frein ?

– Un atout forcément et un argument commercial aussi. Quand ou lé conteur créole, quand ou arrive en France ou lé



Sergio Grondin : « C'est une grande chance d'arriver à naviguer avec deux langues, de garder le créole pour des choses que le français gagne pas dire. La barrière de la langue lé pas si difficile que ça. Domoun i comprend ». (Photos Patrick Georget)

exotique. Des fois domoun i rode a moins un quart d'heure dans l'aéroport parce que i rode un noir ! C'est une grande chance d'arriver à naviguer avec deux langues, de garder le créole pour des choses que le français gagne pas dire. La barrière de la langue lé pas si difficile que ça. Domoun i comprend.

– C'est important pour vous d'exporter votre univers, de jouer dehors ?

– Lé un fierté d'aller jouer dehors, de commencer une carrière à l'extérieur. Parce que

marmaille nous té gagne baise-ment quand nous té cause créole. Comme disait Laurent Vergès, « nous la pas plus, nou la pas moins. Respecte à nous ! ». Maintenant, créole lé gayard, mais i faut pas ou enferme à ou. Sinon i gagne amarre a ou plus fort que les chaînes de l'esclavage. La langue lé un affaire pour libère a ou, pas pour amarre a ou.

– Vous intéressez vous à la politique locale, aux régionales, au tram-train, à la maison des civilisations ?

– Moins l'a peur des engage-

ments, des embrigadements. Moins la longtemps été proche de Lutte Ouvrière parce que ce sont des idées généreuses. Mais lé comme en religion, moins la pas beaucoup de convictions mais beaucoup de doutes. Mi guette. Si un affaire i semble à moins de bon sens, généreux. Oui. Quand tout domoun lé dan'chemin, mi sa va. Mais les révolutions de salon lé un affaire i fatigue profondément à moins. Mon l'engagement, lé un engagement dans la vie de tous les jours, de respecte domoun, tout simplement.

Entretien Vincent PION